



LA CLEF DES CHAMPS

LA CHRONIQUE DE PHILIPPE DUBATH, JOURNALISTE ET ÉCRIVAIN

Une petite partie de pêche à la carpe, un de ces jours

Je me demande si je ne vais pas, un de ces jours, retourner à la pêche à la carpe dans un étang de la plaine du Rhône. La pêche à la carpe, pour moi, c'est l'enfance absolue. C'est la main paternelle qui se pose sur mon épaule de poulet encore endormi, j'ai cinq ans, six peut-être, c'est la voix déjà parfumée à la cigarette qui me dit qu'il est l'heure de se lever. Il fait encore nuit, j'ai l'impression que la terre entière dort encore, quand mon père arrête la 2CV dans un champ. Il y a la forêt un peu plus loin. Il y a des drôles de bruits. Des drôles de cris sous le ciel étoilé. Mon père me hisse sur ses épaules, nous traversons le marécage, moi sur mon chameau, lui dans ses bottes. Ça sent le marais et les algues, ça fait des flics et des flocs. Nous arrivons à un ponton qui s'étire sur l'étang endormi. Mon père me dépose. Tu ne bouges pas. Il repart chercher les affaires. Je suis seul dans la jungle, au milieu de nulle part, habillé de nuit. Je sens que je peux mourir à chaque seconde. Je ne bouge pas, mais alors pas du tout. Je suis de pierre. Il revient, je revis. Le jour arrive. Mon père a installé deux cannes dotées d'énormes moulinets. A l'hameçon, il a mis de la patate. Il a lancé très loin. Je vois les deux gros bouchons flotter tout là-bas, au bout du monde. Moi, j'ai ma petite canne avec un petit bouchon et sur mon petit hameçon de petits asticots pour attraper de petits poissons. Tout à coup, après le petit-déjeuner, après six gitanes bleues sans filtre, après trois passages de hérons devant notre nez, un bruit bizarre. C'est le fil du moulinet qui se déroule à toute allure, la carpe file avec la patate. Mon père jette sa cigarette dans l'eau, il empoigne la canne, il attend, il me dit tu vois il faut bien la laisser partir, il faut rester calme, et puis ferrer quand c'est le moment. Il ferre. Il se bat contre la carpe. Il la ramène. Ces yeux, ce corps, ces reflets, c'est fou. On m'aurait déposé au pied de la tour Eiffel que je n'aurais pas été davantage émerveillé. A la maison, mon père a mis la carpe dans la baignoire «pour qu'elle dégorge», donc pas de bains humains pendant deux jours. Ma mère l'a cuisinée au four avec des patates, des oignons, la chair était beige, et mon bonheur complet.

Je pense à aller pêcher la carpe pour deux raisons. La première, c'est que j'ai encore acheté de l'inutile à la brocante. Mais bon, qui d'autre que moi pouvait adopter ce siège-coffre fabriqué par un pêcheur en osier et en bois? C'est du grand art: on peut l'ouvrir, et dedans on trouve des étages qui sont des boîtes pour le matériel de pêche en étang. Tout au fond, j'ai même trouvé du vieux fil sur des bobines comme on n'en fait plus. En mémoire de l'artisan qui l'a conçu, je dois aller pêcher la carpe en étang. Et puis, j'ai lu un livre formidable que je vous conseille. C'est une histoire d'enfance jamais gnangnan, pleine de charme et de délicatesse, de tendresse, de vérités sur la vie qui passe et que l'on cherche à comprendre. Ce livre épatant porte un titre épatant: *La mort de la carpe*. Son auteur est Laurent Koutaïssouf, il a paru chez Slatkine. Prenez-le avec vous dans le train, en vacances, le soir au lit, ou à la pêche pour quand ça ne mord pas. C'est aussi délicieux qu'une carpe pêchée par mon père et préparée par ma mère.